

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Le Président de la République AUX ARMÉES

Le Président de la République, qui désire rendre visite aux armées aussi souvent que le lui permettent les devoirs de sa charge et la présidence des conseils des ministres, a quitté Bordeaux mercredi soir par train spécial pour retourner au milieu des troupes. Il est arrivé à Paris jeudi matin.

A son départ de Bordeaux, le Président de la République avait été salué par MM. Viviani, président du conseil; Briand, garde des sceaux; Malvy, ministre de l'intérieur; Doumergue, ministre des colonies.

M. Raymond Poincaré a été accompagné jusqu'à Paris par M. Ribot, ministre des finances, et par M. Sembat, ministre des travaux publics.

Il sera rejoint par M. Millerand, ministre de la guerre, qui se rendra avec lui sur le front.

Son déplacement durera sans doute huit ou dix jours.

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie française s'est réunie jeudi après-midi, sous la présidence de M. Marcel Prévost, président en exercice de la Compagnie.

Le Président de la République, ainsi que M. A. Ribot, ministre des finances, qui sont tous deux, on le sait, membres de l'Académie française, assistaient à la séance.

Le chef de l'Etat a été respectueusement salué par le public à son arrivée sur la place de l'Institut.

Au cours de sa séance, l'Académie française a pris la délibération suivante :

L'Académie française proteste contre toutes les affirmations par lesquelles l'Allemagne impute mensongèrement à la France ou à ses alliés la responsabilité de la guerre.

Elle proteste contre toutes les négations opposées à l'évidente authenticité des actes abominables commis par les armées allemandes.

Au nom de la civilisation humaine, elle flétrit les violateurs de la neutralité belge, les tueurs de femmes et d'enfants, les destructeurs sauvages des nobles monuments du passé, les incendiaires de l'Université de Louvain, de la cathédrale de Reims, qui voulurent incendier Notre-Dame de Paris.

Elle exprime son admiration aux armées qui luttent comme nous contre la coalition de l'Allemagne et de l'Autriche.

Avec une émotion profonde, elle envoie un salut à nos soldats qui, animés des vertus de nos ancêtres, démontrent ainsi l'immortalité de la France.

UN PRÉCURSEUR

Il n'est rien tel que le passé pour nous expliquer le présent. C'est à quoi je songeais, en évoquant dans ma mémoire la figure d'un Allemand qui vécut au XVII^e siècle et qui fit du bruit en son temps. Il est des traits de son histoire qui rappellent étrangement ce que nous voyons aujourd'hui, et les couleurs sous lesquelles le dépeignent nombre de ses contemporains ne messieraient pas, ce me semble, au portrait de l'empereur Guillaume.

Ce n'était pas un bien grand prince. Il s'appelait Bernard von Galen, et il régnait, en Westphalie, sur l'État de Münster. Fils d'un hobereau, mort en prison à la suite d'un assassinat, il s'était tout d'abord jeté dans le métier des armes, puis, crevant la misère, il avait été recueilli par un chanoine, son oncle, qui, on ne sait comment, l'avait engagé dans les ordres. Il s'était élevé graduellement, par l'intrigue et la corruption, jusqu'aux dignités supérieures, et, un beau soir, le trône étant vacant, le chapitre, gagné par un copieux festin, l'élu d'acclamation prince évêque de Münster. Les Münsteriens refusèrent d'accepter ce choix extraordinaire; sur quoi Galen, sans hésiter, vint bombarder sa capitale. Aux vifs reproches du pape menaçant de l'excommunier, il répondit par une telle « avalanche de feu », dirigée sur la ville, qu'on la crut un moment embrasée tout entière. Par ces arguments persuasifs, il amena ses sujets à reconnaître son autorité. C'est à partir de cet instant que l'on peut le juger à l'œuvre.

Il assemble, d'abord, une formidable armée — formidable pour l'époque et le nombre de ses sujets — et comme, pour payer ces dépenses, il écrasait les habitants d'impôts et que ceux-ci demandaient grâce : « C'est le bon moyen, dit Galen, de les rendre obéissants et souples; un prince n'est pas le maître quand son peuple est dans l'opulence. »

Les préparatifs terminés, il se jette tête baissée sur les États voisins, et rien ne peut donner une idée des horreurs que commettent ses troupes, pillages, viols, assassinats, massacres d'enfants au berceau, incendies de chaumières, destruction par plaisir des villes et des bourgades. Lorsque l'ennemi s'avance, Galen met des groupes de femmes et d'enfants au-devant de ses hordes, pour qu'ils leur servent de rempart. Il fait tirer de préférence, par ses gros obusiers, sur « les églises, les cloîtres et les hôpitaux ». On voit que, pour ses successeurs actuels, il y a là des méthodes de famille.

Ce déploiement de barbarie est d'ailleurs méthodique et il s'appuie sur des principes. L'honneur, la justice, la bonne foi ne sont, assure le brigand couronné, que « des chimères, un peu de vent et de fumée, dont se repaissent les âmes infatuées de préjugés, tandis que l'ar-

gent et le fer sont les vrais maîtres du monde ». Quelques siècles plus tard, un homme d'Etat de la même race traitera de chiffon de papier une convention acceptée et signée à la face de l'Europe. C'est la même âme, ce sont les mêmes maximes, et c'est aussi le même délire; le même mysticisme sanglant. Car Galen se proclame l'instrument de la Providence; il s'intitule lui-même le « moderne Attila » et le « fléau de Dieu ». Il est appelé, affirme-t-il, à châtier les nations et à dominer l'univers.

Galen finit d'ailleurs très mal. Après quelques années de banditisme et de carnage, il dut enfin rentrer dans ses États, battu, déconfit, en déroute, ayant perdu tous ses canons, ramenant à peine quelques débris de ses troupes en guenilles. Lorsqu'il mourut, un peu plus tard, la foule, si longtemps opprimée et terrorisée par ses armes, se rua sur son palais, mit son appartement à sac, pénétra dans la pièce où gisait le défunt, arracha du cadavre habits, ornements et bijoux, et jeta le corps presque nu sur les dalles de la chambre... La justice arrive tôt ou tard; il n'est que de savoir attendre.

Marquis DE SÉGUR,
de l'Académie française.

SITUATION MILITAIRE

27 OCTOBRE, 15 heures. — La lutte est toujours particulièrement vive entre l'embouchure de l'Yser et la région de Lens. Dans cette partie du front les forces alliées n'ont reculé nulle part et ont continué à progresser dans la région entre Ypres et Roulers.

Dans la région de Soissons et dans celle de Berry-au-Bac une lutte d'artillerie a tourné à notre avantage, et a abouti à la destruction de plusieurs batteries ennemies.

Dans la région de Nancy, entre la forêt de Bezange et celle de Parroy, nous avons pris l'offensive et rejeté l'ennemi au delà de la frontière.

27 OCTOBRE, 22 heures. — Rien à signaler, sinon quelques progrès de notre part dans la région au sud de Dixmude.

28 OCTOBRE, 15 heures. — Au cours de la journée d'hier, les attaques allemandes dans toute la région entre Nieuport et Arras ont été beaucoup moins violentes. Nos positions ont été partout maintenues et nous avons continué à progresser au nord et à l'est d'Ypres.

Nous avons également réalisé quelques progrès entre Cambrin (sud-ouest de La Bassée) et Arras. Il se confirme de plus en plus que les pertes allemandes en tués, blessés et prisonniers ont été considérables dans la région du Nord.

Sur la rive droite de l'Aisne, les Allemands ont tenté de nuit une offensive très violente dans la région de Craonne, sur les hauteurs du Chemin des Dames; ils ont été repoussés.

En Woëvre, nos troupes ont continué leur avance dans les bois entre Apremont et Saint-Mihiel, et dans le bois Le Prêtre.

28 OCTOBRE, 22 heures. — En Belgi-

que, deux attaques de nuit tentées par l'ennemi dans la région de Dixmude ont été repoussées. L'effort allemand sur le front Nieuport-Dixmude paraît enrayé. Notre offensive continue au nord d'Ypres.

Entre La Bassée et Lens, légers progrès de notre part.

Sur le reste du front, rien à signaler.

29 OCTOBRE, 15 heures. — Dans la journée d'hier, nous avons fait des progrès sur plusieurs points de la ligne de bataille, en particulier autour d'Ypres et au sud d'Arras.

Rien de nouveau sur le front Nieuport-Dixmude.

Entre l'Aisne et l'Argonne, nous nous sommes emparés de quelques tranchées ennemies, et aucune des attaques partielles tentées par les Allemands n'a réussi.

Nous avons également avancé dans la forêt d'Apremont.

29 OCTOBRE, 22 heures. — D'après les derniers renseignements, aucune nouvelle importante à signaler.

EN RUSSIE

28 octobre. — Sur le San et au sud de Przemyśl l'offensive des Russes s'accroît. Au sud de Varsovie, la bataille s'étend de Rava au confluent de l'Iłanka avec la Vistule sur un front de 100 kilomètres. Dans la région nord-est de Rava, les Russes ont infligé aux Allemands de grosses pertes. Des combats acharnés ont lieu dans les bois entre Rava et Radom.

En Galicie, les Russes progressent au sud de Sambor. Ils ont entouré dans la vallée encaissée du Podhaj la 38e division de houvéd et des éléments de landsturm et les ont décimés, leur prenant 20 canons et un nombreux matériel.

En Prusse orientale, les tentatives partielles de contre-offensive allemande ont échoué.

SITUATION MARITIME

L'action des bâtiments alliés continue à s'exercer efficacement sur l'extrême droite de l'armée allemande.

Le 26 octobre, dans la soirée, le vapeur de commerce français *Amiral-Ganteaume*, transportant 2.500 réfugiés belges, a été torpillé par un sous-marin allemand, à 5 milles au sud-ouest du cap Gris-Nez. Tous les passagers, sauf une dizaine, ont été sauvés et transportés en Angleterre par la maille anglaise, des torpilleurs et des remorqueurs.

Il est à noter que cette attaque d'un bâtiment sans aucun caractère militaire, chargé uniquement de non-combattants, parmi lesquels une proportion considérable de femmes et d'enfants, est un acte nettement contraire au droit international.

Le 28 octobre, au jour, le croiseur allemand *Emden*, après s'être préalablement maquillé, est entré, sous pavillon russe, dans le port anglais de Poulou-Penang (presqu'île de Malacca). Il a attaqué et coulé par le canon et la torpille le croiseur russe *Jemtechoug*, qui se trouvait au mouillage.

A sa sortie du port, il a été attaqué par le torpilleur d'escadre français *Mousquet*, qui se trouvait en grand garde et qui s'était fait hâter de rallier au canon. Mais la lutte était par trop inégale entre le croiseur et notre torpilleur et celui-ci a été coulé. Les survivants ont été recueillis par l'*Emden*, qui a repris le large.

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRÉSIDENCE DU CONSEIL. — Le gouvernement se préoccupe de venir en aide, par tous les moyens dont il dispose aux populations qui sont victimes de la guerre.

Dans ce but, certain d'avance qu'il répondra aux vœux du pays tout entier il se propose de faire appel aux régions que leur situation préserve des atteintes de l'ennemi pour leur demander d'apporter aux départs de secours les secours de leurs propres ressources.

Il demandera aux Chambres le vote des crédits par lesquels la nation contribuera aux dépenses nécessaires.

Afin de posséder une base d'appréciation qui lui permette de mesurer la dépense, le président du conseil adresse aux préfets, au

nom du gouvernement, une circulaire les invitant à faire dresser par les municipalités les constats de destruction qui ont aussi bien atteint les immeubles que les terres, les instruments aratoires, le cheptel. Les résultats de cette enquête devront être ensuite, et dans le délai le plus bref, adressés au ministère de l'intérieur.

Les ministres compétents donnent d'ailleurs des instructions à leurs agents, ingénieurs des ponts et chaussées, inspecteurs départementaux et professeurs d'agriculture en vue d'aider à l'exécution de ces mesures, destinées, dit le président du conseil, « à rendre plus étroits les liens de solidarité nationale et à affermir le courage de ceux qui sont frappés ».

MINISTÈRE DES FINANCES. — Le ministre des finances est autorisé à ouvrir dans les écritures centrales du Trésor un compte de services spéciaux intitulé : « Avances à des gouvernements ou établissements étrangers », et à imputer au débit de ce compte une somme de 340 millions 500.000 fr., répartie comme suit :

Avances au gouvernement belge, 250 millions. Avances au gouvernement serbe, 90 millions. Avances à la banque du Monténégro, 500.000 fr.

MINISTÈRE DU TRAVAIL. — Un délai de trente jours avait été accordé pour le paiement des sommes dues à raison de tous contrats d'assurance conclus avant le 4 août. Ce délai prenait fin le 31 octobre pour les contrats échus ou à échoir avant cette date. Un nouveau décret proroge ce délai de soixante jours. En même temps, le bénéfice de cette disposition est étendu aux contrats conclus avant le 4 août 1914, à échoir avant le 1er janvier 1915.

NOUVELLES MILITAIRES

Correspondances accélérées.

Le gouvernement, qui a pris récemment diverses mesures qui ont amélioré les conditions d'acheminement des correspondances civiles et militaires, envisage le moyen d'assurer une plus grande sûreté à la transmission des lettres à destination et en provenance des armées. Déjà, le bureau central militaire, réinstallé à Paris, est devenu par l'extension donnée à ses attributions, l'organe principal de circulation pour la plupart des correspondances allant vers le front.

Par une suite logique d'efforts, le gouvernement se propose de confier à des postiers militaires le service qui fonctionne depuis le bureau central militaire jusqu'aux vagues-maîtres des régiments en opérations et qui, actuellement est effectué en majeure partie par les services fusionnés de la trésorerie et des postes aux armées.

Les femmes d'officiers.

Dans l'intérêt des familles, et notamment pour éviter aux femmes d'officiers des voyages qui seraient sans objet, par suite des ordres du général en chef, le ministre croit devoir rappeler que les officiers ne sont pas autorisés, même lorsqu'ils appartiennent aux services de l'arrière, à se faire suivre de leurs femmes ou à les faire venir auprès d'eux au cours de la campagne. Tout officier qui enfreindrait ces prescriptions encourrait une punition grave.

Allocations de soldes.

Les ministres de la guerre et des finances viennent de faire signer par le président de la République le décret suivant :

« Il est ajouté à l'article 2 du décret du 9 octobre 1914 un paragraphe ainsi conçu : « Les femmes et, à défaut, les descendants des militaires décédés sous les drapeaux pendant la guerre, au profit desquels il n'aurait pas été consenti ou institué de délégation ou pour lesquels la délégation consentie serait inférieure à la moitié des allocations de solde de leur ayant cause (solde nette et, le cas échéant, haute paye journalière) recevront jusqu'à la cessation des hostilités la moitié de ces allocations de solde, sauf déduction, toutefois, le cas échéant, du montant des délégations antérieurement consenties au profit d'ascendants et dont le paiement serait maintenu, ainsi qu'il est dit ci-dessus. »

« Cette attribution sera, pour l'application de toutes les dispositions du présent décret, assimilée à une délégation. »

Participation de la Marine aux opérations sur terre

La marine française ne se borne pas à collaborer avec les flottes alliées au blocus des escadres austro-allemandes, à la protection des convois, à la surveillance des routes commerciales et à la poursuite des croiseurs allemands isolés, elle a tenu aussi à prêter sur terre à nos armées tout le concours en matériel et en personnel dont elle pouvait encore disposer.

Ses arsenaux et établissements travaillent avec la plus grande activité pour le département de la guerre. Elle a pris à sa charge une grande partie de la défense des côtes, libérant ainsi de forts détachements d'artillerie à pied. Enfin, avec le reste de son personnel disponible, elle a constitué des formations actives qui combattent au premier rang sur le front des armées.

Ces formations comprennent une brigade de 6.000 fusiliers-marins, une compagnie de mitrailleuses, un régiment de 2.000 canonniers marins, des groupes d'autos-canon, des groupes d'autos-projecteurs et une flottille fluviale.

La brigade de fusiliers-marins et la compagnie de mitrailleuses, placées sous le commandement de l'amiral Ronarch, viennent de se signaler par leur attitude héroïque, à Dixmude, à l'aile droite de l'armée belge.

Le régiment des canonniers-marins, avec ses pièces de marine, coopère avec succès à la défense de nos grandes places de l'Est.

Les groupes d'autos-canon, répartis dans les armées, s'y font remarquer par leur activité et leur efficacité.

Ces diverses formations sont alimentées par un dépôt constitué à Paris.

En outre, la marine a envoyé en renfort aux dépôts des régiments de l'armée plusieurs milliers de matelots ; et elle prend ses dispositions pour y adjoindre tous les inscrits maritimes dont la présence sur les navires de commerce n'est pas indispensable.

Cet ensemble est complété par la mise à la disposition de la guerre, d'une partie du personnel de l'aviation maritime, de nombreux ingénieurs et officiers des divers corps, ainsi que d'un personnel ouvrier très important.

LA MORT DU PRINCE DE BATTENBERG

Le prince de Battenberg, officier de l'armée anglaise, et qui avait été grièvement blessé dans les derniers combats, vient de mourir. Il était le fils de la princesse Béatrice de Battenberg, le frère de la reine d'Espagne, et le cousin germain du roi d'Angleterre Georges V.

A cette occasion le Président de la République a envoyé les dépêches suivantes :

A Sa Majesté le roi George V,

Je suis informé que S. A. le prince Maurice de Battenberg vient de succomber aux blessures qu'il avait reçues en combattant glorieusement pour la cause commune. Je prie Votre Majesté de recevoir l'expression de ma très profonde sympathie.

A S. A. R. la princesse Béatrice de Battenberg,

J'avais eu tout récemment le grand plaisir de voir S. A. le prince Maurice au milieu des belles troupes britanniques ; j'apprends aujourd'hui qu'il est tombé au champ d'honneur. Je prie Votre Altesse de croire, dans cette douloureuse épreuve, à ma vive et respectueuse sympathie.

A S. M. le roi Alphonse XIII,

J'apprends avec une vive émotion la mort glorieuse de S. A. le prince Maurice de Battenberg que j'avais vu tout récemment si plein d'ardeur et de bravoure. Je sais la grande affection que S. M. la reine avait pour son frère et je comprends quelle doit être sa douleur. Je prie Votre Majesté de vouloir bien lui transmettre mes respectueuses condoléances et de croire elle-même à toute ma sympathie.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



Le Président Fallières proclame sa confiance.

Interrogé par un de nos confrères de Bordeaux, M. Armand Fallières a affirmé sa confiance dans le triomphe de la France sur l'Allemagne, de la civilisation sur la barbarie.

« Certes ! oui, a dit l'ancien président de la République, nous vaincrons. Et puis, sans compter notre ardent patriotisme, et les ressources inépuisables de ce pays, morales et matérielles, la Russie n'est-elle pas à nos côtés, comme l'Angleterre, dont l'Allemagne éprouvera à ses dépens la puissance et la ténacité, comme la Belgique, comme la Serbie ? N'avons-nous pas enfin l'appui moral de toute l'humanité éprise d'idéal et de liberté ? »

« Je viens de citer la Belgique. Ah ! l'admirable peuple ! Nous nous battons pour défendre nos terres, nos maisons, nos femmes, nos enfants !... Mais, eux, les Belges, ils luttent pour l'honneur, pour le respect de la parole donnée... »

« Quel exemple pour le monde devant cette Allemagne sauvage et son kaiser ivre d'orgueil ! »

« Le droit ne tombera pas, et la France ne périra pas, dussions-nous sacrifier le dernier homme. Et si l'on doit appeler l'arrière-ban, je suis prêt à partir. »

« Mais pour le pays tout entier, il n'y a, il ne peut y avoir qu'un mot d'ordre : Confiance, confiance, confiance absolue ! »

Un blâme mérité. — M. Le Myre de Villevors, président de la Société de géographie, ambassadeur de France, adresse à M. Sven Hedin, explorateur suédois, dont on connaît la campagne de calomnies contre notre pays, une lettre élogieuse où il dit notamment :

« Lorsque la Société de géographie vous reçut, vous me témoignâtes votre attachement à la France, votre seconde patrie, me disiez-vous ; et sur votre demande j'ai sollicité en 1898 la croix d'officier et en 1903 la croix de commandeur de notre ordre national, qui vous furent accordées. Aussi, est-ce avec une profonde surprise que j'apprends que, citoyen d'une puissance neutre, vous faites en Allemagne, sous la protection de l'empereur et probablement à sa solde, une ardente campagne de dénigrement contre la France. Je laisse à l'opinion publique le soin de qualifier votre conduite. Tout ce que je puis dire, c'est que vous m'avez indignement trompé. »

Le Cercle des Troglodytes. — La bonne humeur en France ne perd jamais ses droits. Dans les tranchées, en attendant le moment de fonder sur l'ennemi, on se livre à des plaisanteries dont voici un échantillon. C'est une affiche manuscrite donnant les statuts du « Cercle des troglodytes ».

Article premier. — Sont membres du Cercle tous les officiers qui désirent s'abriter de la pluie ou de l'averse (y compris celle des obus).

Article 2. — L'entrée du Cercle est interdite : 1. A toute personne étrangère à l'armée française ; 2. aux projectiles allemands.

Article 3. — Les jeux dit « de hasard » (de balles, obus, schrapnells) sont rigoureusement interdits dans les locaux du Cercle. Ils ne sont autorisés qu'à l'extérieur et de préférence en dehors du parc.

Article 4. — Etant donné les circonstances spéciales, exception est faite pour le jeu dit « de bataille ». Pourvu qu'il ne compte pas « de mort », le bridge est aussi autorisé.

Article 5. — Le jeu « de Dames » quoique assez inoffensif, est également prohibé.

Article 6. — Tout membre du Cercle qui se livrera au jeu des « échecs » sera fusillé de suite et de plus expulsé.

Article 7. — Il est interdit d'attraper des coliques, mais on peut prendre des « tranchées ».

Aux morts pour la patrie. — A l'occasion de la fête des morts, lundi prochain, un comité, institué par le gouvernement, a décidé qu'un pylône, orné des drapeaux des puissances alliées et d'un carrouche aux armes de la Ville de Paris, serait érigé dans tous les cimetières parisiens, où reposent des soldats morts pour le pays. Ces pylônes, dédiés aux défenseurs de la patrie, recevront les fleurs que la pitié de la foule parisienne apportera en masse.

Echange de décorations. — Pendant qu'il en est temps encore, Guillaume II et le roi de Saxe ont échangé des décorations sans résultat. Le Saxon a conféré à son impérial confédéré d'un seul coup la croix de chevalier et la grand-croix de l'Ordre

Épisodes.

Dans la forteresse de Breslau

(Suite.)

La cellule n° 6 était une pièce carrée assez spacieuse, très claire et parfaitement propre. J'y aurais en vain cherché, pour me distraire, les rats de Latude ou l'araignée de Pellisson. Ma croisée était une vraie croisée s'ouvrant à un mètre du plancher et n'ayant aucun rapport avec la sinistre ouverture oblongue pratiquée d'ordinaire au haut de la muraille et si justement appelée jour de souffrance. Trois barreaux de fer en barraient bien un peu les vitres, mais aucun grillage n'en déchiquait la vue. Elle donnait en outre sur le côté droit de la cour d'entrée où se trouvait le logement du portier-consigne qui était simultanément le gardien-chef, l'archiviste et le cantinier de l'établissement.

J'ignore, n'ayant jamais beaucoup varié mes commandes, jusqu'où mon restaurateur officiel avait poussé ses études culinaires, mais en vérité ses plats étaient très mangeables, sa bière très buvable, et la jeune blonde qui lui servait d'aide n'avait ni les mains sales, ni les dents noires. Elle les avait même d'un blanc aussi éclatant que le bleu de ses yeux qui étaient presque trop grands, vu la petitesse du nez retroussé qui les séparait à peine.

L'inspection de mon enclos dûment achevée, je me hâtai de profiter de sa non-clôture et j'allai rejoindre, à pas pressés, le plus voisin de mes codétenus. Mon premier soin fut de m'informer auprès de lui des us et coutumes, ou, pour parler plus administrativement du régime intérieur de la maison. J'en obtins les renseignements les plus favorables.

Les portes de nos cachots n'étaient rigoureusement fermées que du coucher au lever du soleil. Après le repas de midi, qui nous était apporté par un soldat de garde, personne ne s'occupait de nous jusqu'à sept heures, et, durant ces sept heures, chacun pouvait déambuler à sa fantaisie de par les corridors, les escaliers et les cours.

Malgré cette liberté de promenades intérieures, les promeneurs étaient assez rares, le Gefängnis ne renfermait en ce moment que deux ou trois Landwehriens et une quinzaine d'officiers français que l'intraitable von der Linden avait envoyés là en punition de quelque une de ces peccadilles qui échappent aux plus attentifs : inexactitudes aux appels, oublis de saluer, discussions un peu vives avec un indigène.

Cependant, vers le milieu de la journée, les couloirs et les préaux prenaient un aspect de véritable animation. C'était de midi à trois heures que les camarades du dehors apportaient des nouvelles et des cigares aux camarades du dedans. Les visiteurs civils aussi étaient admis. Le permis de visite, qui s'obtenait facilement, consistait en un laissez-passer délivré par la Kommandatur. On le montrait au portier-consigne en entrant, on le lui remettait en sortant ; là se bornaient toutes les formalités requises pour pénétrer dans le Gefängnis et y aller et venir à sa guise de cellule en cellule et de prisonnier en prisonnier.

Ainsi s'expliqua mon codétenu.

Nanti de ces diverses explications, je fis aussitôt le tour complet des bâtiments, passai à deux reprises devant la porte du portier-consigne, remonta et redescendis l'escalier par lequel on accédait au corridor habité par moi, après quoi je regagnai ma cellule où je notai sur un calepin toute la topographie de l'endroit.

Ce qui m'avait frappé le plus dans le programme détaillé qui venait de m'être exposé, c'était le long intervalle de temps pendant lequel nos excursions *intra muros* restaient inobservées. Avoir sept heures devant soi ! Il n'en fallait pas tant pour gagner la frontière de Pologne, il n'en fallait guère plus pour franchir celle de Bohême.

Restait la grille, la maudite grille avec son cercle de cerbères !

Une évasion de nuit en eût rendu le passage moins scabreux ; mais c'était précisément le temps où les grosses clefs refermaient à double tour les grosses serrures. Bon gré, mal gré, c'était en plein jour qu'il fallait se décider à tenter le coup, mais comment ? avec quel aide ? par quel moyen ?

Les mille et un projets que je roulais dans

ma tête et que j'essayais de mettre à flot venaient tous se briser contre les récifs de la cour d'entrée.

J'étais allé ouvrir ma croisée et, le front appuyé sur les barreaux, je commençais à désespérer du succès, lorsque l'exode tumultueux des visiteurs du jour m'inspira la combinaison suivante :

Trouver en ville deux officiers qui se muniraient de deux permis de visite pour venir voir un détenu quelconque, mais non pas moi; demander à l'un des deux de pénétrer seul dans la prison où il n'aurait, par conséquent, à exhiber à l'entrée qu'un permis, et où il me remettrait l'autre, qui me servirait alors de laissez-passer à la sortie. Rien de plus simple, rien de plus pratique, me semblait-il, rien même de plus aisé, à la seule condition de prendre, ce jour-là, l'élémentaire précaution de modifier un peu mon costume et, au besoin, mon visage.

L'important était de vivre, d'ici là, très retiré dans mon logis tant que je resterais en liberté et de me montrer le moins possible hors de ma cellule quand je serais remis en prison. Ma ferme intention était, d'ailleurs, de ne m'y faire remettre que lorsque je me serais approvisionné de trois choses : un peu plus d'allemand, un peu plus d'argent, un complice.

(A suivre.)

Paul DÉROULEDE.

LES SOLDATS BELGES

Le soldat belge est petit et il a l'air chétif. Mais au front et sous le feu, il est incomparable de calme et de décision. Il fait la guerre, aujourd'hui, comme il faisait les grandes manœuvres jusqu'à présent, tout en riant et en « blaguant ».

A Boucelles, près de Liège, dans une tranchée, le sergent Benoit, du 9^e de ligne, — c'est M. Maurice Gauchez, du *Matin* d'Anvers, qui cite ces exemples, — reçoit une balle dans l'œil droit; il se lève et dit à son chef : « Commandant, je m'en vais; ça n'est plus de jeu, ces Allemands ne regardent pas où ils tirent ! »

Sur le champ de bataille de Haentzen-Diest, et pendant que trois généraux visitaient la place où les carabiniers et les lanciers avaient, en perdant 125 hommes, tué 3,011 « hussards de la mort », un carabinier cycliste met pied à terre, tire cinq balles, abat au loin cinq ulhans, puis, se retournant vers le général divisionnaire qu'il escortait, balbutie : « Excusez, mon général, « ça » été plus fort que moi ! »

Près d'Aerschot, un sergent du génie aperçoit un train chargé de soldats allemands; le mécanicien et le chauffeur sont descendus de leur locomotive, le sergent prend place et ramène, tout seul, trois cent vingt prisonniers, leurs armes et leurs munitions...

Les « pîotes », les « lignards » se sont faits décimer sans jamais se plaindre : en France, le 9^e, le 23^e et le 25^e de ligne eussent depuis longtemps reçu la croix de la Légion d'honneur. Ces régiments ont perdu tous leurs officiers et sont restés fidèlement à leurs postes. Les gendarmes ne le cèdent en rien à ces braves troupiers. « Que n'ai-je dix mille gendarmes ! » s'écriait, récemment, un général belge. Et qui n'a entendu parler des petits *carapat's*, — c'est le surnom populaire des carabiniers, — de ces tireurs merveilleux qui « descendent » leur homme à chaque coup, que les Allemands traitent de « diables verts » (les Allemands, décidément, voient des diables partout !), et dont ils ont mis la tête au prix de 25 marks ? Vingt-cinq marks, d'ailleurs, ce n'est guère : un bon *carapat* vaut plus que cela ! A Haelen, une compagnie de cette arme arrêta pendant huit jours un corps allemand tout entier.

Enfin, les Boches ont rendu justice eux-mêmes aux cavaliers, que dirige le général de Wilt, aux artilleurs, « ces pointeurs colossalement forts », et aux pionniers.

Comment cette armée, du reste, ne serait-elle pas brave ? Elle est commandée par Albert I^{er} ! Durant un combat, il s'avança si loin vers le front qu'un *pîote* dit à un camarade : « Faudrait qu'on lui défende de s'exposer ainsi; pensez donc quel découragement ce serait s'il lui arrivait malheur ! »

L'HOTEL DE VILLE D'ARRAS

On met à l'ordre du jour soldats et citoyens qui ont bien mérité de la patrie et on y inscrit les morts comme les vivants. Il m'arrive parfois de souhaiter qu'on écrive également sur ce livre de piété, de gloire et de souffrance, les noms des vieux monuments qui ont subi le feu ou l'outrage de l'ennemi.

Eux aussi ont connu, comme des combattants, les heures de l'angoisse et de la résistance. Eux aussi ont reçu des blessures et repoussé des chocs, et ils montrent à leurs côtés ou sur leurs fronts la noble mutilation des jours de bataille. Quand je vois ces brèches aux flancs de la cathédrale de Reims, ces déchirures aux façades de la bibliothèque de Louvain, ces ruines à toutes les murailles de l'hôtel de ville d'Arras, quand je vois toutes ces meurtrissures à nos pierres les plus respectées, je me sens envahir par une douleur semblable à celle qu'apporte le spectacle des plaies saignantes du soldat. Et l'attitude triste, résignée et résolue de ces clochers et de ces beffrois insultés et meurtris me donne l'impression d'être vivants échappés du martyre.

Car il y a en ces édifices une vraie vie, qui, pour être impersonnelle et collective, n'en est pas moins de la vie humaine.

L'hôtel de ville d'Arras n'était pas seulement le chef-d'œuvre des ciseleurs de la pierre : il était la Maison commune de la cité tout entière. Songez à ce que signifient ces mots de cité, de Maison commune.

Tous les citoyens de la ville se rassemblaient aux jours d'élection ou de résolution dans la vaste place que l'hôtel dominait. Toutes les décisions générales qui réglaient la vie municipale étaient prises dans la belle salle que ces murailles abritaient. De là partait le mouvement qui mettait Arras en branle. Là délibéraient les chefs, et là approuvait la foule. Des bannières vénérées s'agitaient aux fenêtres pendant les journées de joie.

Des processions se déroulaient sur ces pavés dans les pieux après-midi du printemps.

L'hôtel de ville d'Arras, cela signifiait que la Ville était une sorte d'être supérieur, formé de la réunion de tous les vivants qui l'habitaient, au-dessus d'eux, mais les enveloppant, les embrassant, les unissant. Cet être supérieur qu'était la Ville, vivait une vie sainte et noble à la fois. Comme les grands seigneurs, il avait son hôtel, résidence de sa force et de son autorité. Le noble possédait son château, où brûlait son foyer, où brillait sa chapelle : château, foyer et chapelle, l'hôtel de ville était toutes ces choses pour la cité d'Arras.

Et quand résonnait la cloche de ce beffroi municipal, c'était la grande voix de la cité qui se faisait comprendre à ses enfants. Cette cloche annonçait les deuils, les réjouissances, les dangers, les veilles. Entendre sa voix, c'était, pour les milliers de citoyens, recevoir à la même minute une impression commune, penser la même pensée, prier, pleurer, s'aimer ensemble et pour ainsi dire s'étreindre en un accord idéal.

La cloche du beffroi d'Arras s'est tue maintenant. Un ennemi sacrilège l'a réduite au silence dans sa haine pour tout ce qui est une chose de France. Mais nos villes sont comme les héros de l'antiquité : elles souffrent, elles luttent, elles pleurent, mais elles ne meurent point. Et nous entendons bientôt à nouveau la chère voix de la cité d'Arras, annonçant la fin de ses misères et appelant les siens à la joie de la victoire.

Guerra maudite, nous te bénirons, si après nous avoir fait nous aimer tous en la France, tu nous as appris à aimer la France dans son soi, dans ses monuments, dans ses villes et dans son passé !

Camille JULIAN,
de l'Institut de France.

CHRONIQUE AGRICOLE

Les travaux d'automne.

Le ministre de l'Agriculture vient de communiquer à tous les préfets, à titre d'indication, un arrêté pris par le préfet de la Côte-d'Or, et relatif à l'organisation du travail agricole dans toutes les communes de son département, pendant la période des semailles.

Le préfet de la Côte-d'Or, considérant notamment que des obligations spéciales s'imposent aux cultivateurs qui n'ont pas été mobilisés, et que, d'autre part, les animaux de trait non réquisitionnés peuvent être mis d'office au service des agriculteurs qui ne disposent pas des moyens d'effectuer leurs travaux, a ordonné ce qui suit :

Lorsque les agriculteurs auront effectué les deux tiers de leurs travaux personnels, ils pourront, s'il en est besoin, être requis par les maires pour effectuer les travaux d'automne incombant aux agriculteurs mobilisés ou dépourvus d'attelages à la suite des réquisitions militaires.

Les travaux ainsi exécutés seront payés aux ayants droit par les bénéficiaires, d'après un tarif fixé par les maires, sur avis du Conseil municipal.

Les agriculteurs et citoyens valides qui refuseraient d'obéir aux réquisitions formulées par les maires, seront traduits devant les tribunaux compétents, conformément à la loi.

On ne peut qu'approuver l'initiative prise par le préfet de la Côte-d'Or.

Grâce à des mesures analogues, la moisson, la rentrée des récoltes, le battage des grains se sont faits mieux qu'on ne pouvait l'espérer; l'arrachage des betteraves et des pommes de terre se poursuit ou s'achève partout où le territoire est libre.

Dans les circonstances présentes, on serait même autorisé à compléter cette liste par quelques expressions infamantes, telles que : *Dieb* (dib : voleur), *Mörder* (meurdre : assassin), et *Mordbrenner* (incendiaire), dont l'emploi ne serait souvent que trop justifié !

Ces derniers qualificatifs ne seront pas, sans doute, pour réjouir le cœur des Boches. Ils vous insulteront à leur tour, mais vous leur riposterez en leur criant : *Maulzou!* (la bouche !). Et si, en prononçant d'une façon convenable (le mieux, pour la prononciation, serait d'avoir un Alsacien dans chaque tranchée), vous les appelez *Hege!*, *Lausub!* ou *Rhinotzeross!*, vous leur ferez sûrement plaisir : ils se croient chez eux.

Pour les Métayers.

Nous approchons de l'époque où a lieu dans la plupart des régions le règlement annuel des comptes d'exploitation des métairies. Comme la famille du métayer pourrait parfois se trouver en mauvaise posture pour défendre ses intérêts lorsque son chef a été mobilisé, un décret vient d'accorder aux métayers appelés sous les drapeaux ou à leur famille, la faculté d'ajourner ce règlement de compte à la fin des hostilités.

Le même décret stipule que lorsque un métayer, mobilisé ou non, aura été obligé d'embaucher des ouvriers pour remplacer les membres de sa famille appelés sous les drapeaux, il devra en aviser le bailleur et tenir un compte spécial des frais qu'il aura supportés de ce chef.

A défaut d'entente amiable sur la répartition de cette dépense, entre le cultivateur et le propriétaire, il appartiendra au métayer de saisir le juge de paix, qui appréciera s'il y a lieu d'en mettre une partie à la charge du bailleur.

Les correspondances de v^{nt} être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre; bureau de la presse, Bordeaux. »
Les manuscrits ne sont pas rendus.

Pour parler aux "Boches"

Un officier nous demande de lui envoyer un *vocabulaire* militaire et sans façon pour interpellier les Allemands, de tranchée à tranchée.

Nous n'avons pour cela qu'à reproduire les plus intéressantes de ces expressions familières et énergiques qui sont connues dans toute l'Allemagne sous le nom de *Kasernhofblüthe* (fleurs de cours de caserne), et que les sous-officiers allemands emploient du matin au soir quand ils adressent la parole à leurs subordonnés.

D'abord celle qu'ils ont toujours à la bouche, le mot *Mensch* (prononcez *Mainn'sch*), qui signifie homme, dans le sens le plus dénigrant qu'on puisse imaginer. *Mensch*, cela veut dire, à proprement parler, un être vague et nauséabond, qui n'est même pas caporal ou brigadier. Si vous leur criez *Mensch*, aux Boches « d'en face », vous en verrez surgir automatiquement un grand nombre au-dessus de la tranchée.

Puis, vient toute la série des noms d'animaux. Les plus usuels, comme injures, sont : *Escl* (âne), *Rindvieh* (bétail de bœuf; prononcez *Rindfê*), *Kameel* (chameau), *Maulwurf* (maulwurf : taupe), et surtout *Schwein* (prononcez *schvahn*), qui se compose avec de nombreux substantifs pour former les mots, exquis, de : *Schweinkopf* (tête de cochon), *Schweinpelz* (peau de cochon), *Schweinhund* (chien de cochon), etc., etc. Avec une légère teinture d'allemand, on peut créer de ces dérivés tant qu'on en a besoin.

Le rhinocéros (*Rhinotzeross*) figure aussi, en grand honneur, au nombre de ces bêtes diverses de « cour de caserne. »

Les sous-officiers allemands traitent en outre leurs hommes, très volontiers, de :

Hege! (têgê!) : brute.
Lausub (laosboub) : garçon à vermine.
Verfluchtes As (ferfourteuss as) : charogne maudite.

Verdammtes Luder (loud'r) : canaille damnée.

Waschlappen (torchon à laver; en allemand le mot *vasche* n'a pas le même sens qu'en français).

Toelpel (idiot, tout simplement).
Dickschadel (crâne épais), *Hohlschadel* (crâne creux).

Lummel (lumm!) : chenapan.
Hundsfott (heumdsfott) : crotte de chien, et *Lumpenpack*, du, *verdammtes!* (paquet de chiffons, toi, damné !)

Dans les circonstances présentes, on serait même autorisé à compléter cette liste par quelques expressions infamantes, telles que : *Dieb* (dib : voleur), *Mörder* (meurdre : assassin), et *Mordbrenner* (incendiaire), dont l'emploi ne serait souvent que trop justifié !

Ces derniers qualificatifs ne seront pas, sans doute, pour réjouir le cœur des Boches. Ils vous insulteront à leur tour, mais vous leur riposterez en leur criant : *Maulzou!* (la bouche !). Et si, en prononçant d'une façon convenable (le mieux, pour la prononciation, serait d'avoir un Alsacien dans chaque tranchée), vous les appelez *Hege!*, *Lausub!* ou *Rhinotzeross!*, vous leur ferez sûrement plaisir : ils se croient chez eux.

Pour les familles des soldats

Le nouveau *Moratorium*. — M. Ribot, ministre des finances, vient d'apporter une série d'améliorations au régime du moratorium, en ce qui concerne tant la prorogation des échéances, que le remboursement des dépôts et comptes courants. Le nouveau régime est institué pour les deux mois de novembre et décembre.

Pour ce qui est des échéances, les prorogations sont maintenant purement et simplement pour les débiteurs mobilisés et pour ceux domiciliés dans les régions envahies par l'ennemi. En ce qui concerne les autres débiteurs, s'ils ont les moyens de se libérer, et font preuve de mauvaise volonté, une action pourra être introduite contre eux en vertu de la permission du juge, sans protêt préalable, sans frais ni formalités judiciaires à partir du 1^{er} décembre.

En ce qui concerne les dépôts ou comptes-

courants, le remboursement minimum obligatoire est porté à 1,000 francs plus 40 % du surplus en novembre, et à 1,000 francs plus 50 % du surplus en décembre. La proportion des remboursements obligatoires est donc élevée de façon importante, surtout en faveur des petits déposants.

Pour les enfants des mobilisés. — Aux premiers jours de la guerre, des ouvriers du faubourg Saint-Antoine accoururent à l'Université populaire : « Nous sommes mobilisés, dirent-ils aux administrateurs, nous partons. Mais qui va s'occuper de nos enfants ? Nous sommes veufs. Nous n'avons personne qui puisse les garder. Que deviennent-ils ? »

— Confiez-nous les petits, fut la réponse, nous vous les soignerons bien.

L'engagement a été tenu. Tous ces mioches sont admirablement soignés, en compagnie d'autres, confiés depuis par des territoriaux ou des réfugiés. Ils sont aujourd'hui, au total, plus de 350 et l'on a fondé pour eux, avec le concours du ministre de l'Instruction publique et du Comité national, toute une « colonie des enfants de mobilisés » dans les hôtels et les villas d'Étretat, au bord de la mer. On leur fait la classe, on les distrait, on les éduque. Ils se portent bien, et de jeunes femmes dévouées leur servent de mamans. Leurs papas à l'armée peuvent se rassurer : tandis qu'ils risquent leur vie pour la patrie, leurs petits ne seront jamais abandonnés, ni maintenant ni plus tard, au vice et à la misère.

Lettre d'un Sergent parisien à un "poteau" des Épinettes

Air : C'est des chos's qu'un femm' n'oublie pas.
(Paul MARTELIER.)

C'est du côté de... nous n' pouvons pas l' dire, Enfin... tout près d' chose... pas trop loin d' [machin]

Que j' te rédig' le p'tit mot qu' tu vas lire Sur la dernier' feuille' de mon vieux cal'pin. J' suis dans la tranchée où, soit dit sans [r'proche,

Comm' chauffag' central y a qu' des courants [d'air...]

Et pour citer l' nom d'un général boche, On peut trouver mieux, sentiment c'est [Blücher] !

*** [tout' sorte,

Sous mon command'ment, j'ai des gens d' Des « propriétair's », des cochers d' sapins, Mais tout l' monde laiss' ses grands airs à la [porte]

En fac' de l'enn'mi y a pus qu' des copains. J' suis l' sergent d'un duc, de haute origine, Qui, l'aut' jour, a pris un drapeau saxon. J' l'ai félicité, comm' dans Courteline, Par ces simples mots : « Eh ben !... mon [cochon !]

Y a aussi un Belge, un type héroïque, Qui travail' comm' deux et qui s' bat comm' [trois;

A chaqu' bombe all'mande l' donn' la réplique Avec son joyeux accent bruxellois. L'un d' ell's ce matin lui siffle à l'oreille, Pour qu'il soit fichtu n' s'en fallet qu' d'un [doigt,

Il a, tranquillement dit « Allège! Allège! Tu say's, fiseque, c'est bon pour un' fois! [doigt,

Y a mêm' des Anglais, de l'aut' côté d' la Qui s' chargent de faire, à coups d' Martini, Passer aux Allboch's le goût d' la choucroute; Leurs ball's ne sont pas « Made in Germany » Dans tout' leur armée (y a pas, ça fait riche !)

Chacun a son tob et sa brosse à dents. Si c'est leur idée, à ces brav's Angliches, On peut toujours dir' qu'ill's s' batt'nt... [proprement,

[Custave,

J'arrê't mon courroux... à r'voir, vieux Est c' qu'on s' r'verra? *Thais is the question.* Bah ! n'y pensons pas, c'est l' moment d'êtr' [brave,

Assez d' larme à l'œil, et pas d'émotion. Quant à ces bandits, d'puis qu'on les amoché, J'espèr' bien qu'à forc' de s' fair' zigouiller, Ils s'ront avant peu « fatigués d'êtr' boches ». Compt' sur moi, vieux frèr', pour y travailler !

Dominique BONNAUD,
Attaché au cabinet du Préfet de Meurthe-et-Moselle.

BLOC-NOTES

Le ministre de l'Instruction publique fait organiser la préparation physique et militaire de la jeunesse française en général et de la classe 1916 en particulier.

Les versements de la Coochinchine à la souscription nationale dépassent aujourd'hui 1 million de francs.

S. M. la reine Amélie de Portugal est simple infirmière de la Croix-Rouge à Londres.

Les mandats adressés aux militaires, et non parvenus, sont remboursés, après en quête, à l'expéditeur.

En France, il y aura cette année au moins 60 millions d'hectolitres de vin.

Un groupe important de représentants de l'art, de la littérature et de la science russes, vient de publier une protestation en réponse au Manifeste des intellectuels allemands.

On annonce la mort de M. Soubigou, député de Brest.

Le général de brigade Roche, du cadre de réserve, vient de mourir à Chartres, à l'âge de soixante-trois ans.

La ville de Châteaudun a célébré dimanche la quarante-quatrième anniversaire de l'héroïque défense qu'elle opposa aux Allemands le 13 octobre 1870.

Six cents Espagnols sont arrivés à Perpignan pour contracter un engagement dans la légion étrangère pendant la durée de la guerre.

M^{me} Gay-Lussac, née Hachette, dame de la Croix-Rouge, est morte à Paris, à la suite d'une maladie contractée en donnant des soins à des soldats blessés.

Notre collaborateur, M. René Doumic au nom de l'Académie française, a fait, à la réunion annuelle de l'Institut, une lecture très intéressante sur « le Soldat de 1914 ».

Le Conseil général d'Alger a voté, à l'unanimité, un secours de 500,000 fr. pour les populations des départements envahis.

Un avion français monté par le caporal Strobick et le mécanicien David a poursuivi et abattu un « taube » dans la région à l'est d'Amiens. Pilote et mécanicien ont reçu la médaille militaire.

Le tribunal militaire de Genève a condamné de nombreux espions allemands.

On envisage en Italie l'éventualité des élections générales pour consulter le pays sur la neutralité.

Deux violentes secousses sismiques ont été ressenties dans la région de Turin. Plusieurs maisons endommagées.

A Malte, trois cents volontaires, levés par John Ellis, se sont embarqués pour le continent.

On mande de Pétersbourg que l'empereur et l'impératrice Alexandra-Féodorovna ont fait don de 200,000 roubles pour venir en aide aux populations polonaises.

Le général de Moltke, chef de l'état-major général allemand, souffre d'une maladie du foie; il a été remplacé dans ses fonctions par le général de Falkenhayn, ministre de la guerre.

M. Victor Rey, gouverneur des colonies en retraite, âgé de soixante et un ans, — ancien volontaire de 1870, — s'est engagé pour la durée de la guerre comme simple canonnier servant au 24^e d'artillerie. Il est sur le front avec son fils, engagé dans le même régiment.

Le service de vigie sur Paris continue sans interruption. Trois avions ennemis n'ont pu approcher.

Les étudiants belges pourront se faire immatriculer et inscrire dans les facultés de l'Université de Paris avec dispense des droits d'immatriculation, d'inscription et de bibliothèque.

Le roi des Belges a conféré à l'amiral Ronach la décoration de grand-officier de l'Ordre de Léopold, en témoignage de la bravoure et de la brillante conduite des troupes placées sous ses ordres pendant la défense de Dixmude.

La colonie française de Porto-Rico a envoyé 10,000 cigares pour les soldats blessés. Elle compte adresser 100,000 cigarettes par mois pour les soldats qui sont au front.

On télégraphie de Hambourg que le nombre d'ouvriers sans travail atteint 40,000. La situation commerciale est très critique.

On annonce de Pontivy, la mort du général de brigade Vedeaux, retraité, ancien combattant du Mexique et de 1870.

La Société des gens de lettres a voté l'expulsion des membres adhérents allemands et autrichiens.

La Société des auteurs et compositeurs a pris la même décision.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Gouvernement militaire de Paris.

Sapeur télégraphiste VANDUICK, 1re compagnie télégraphique de l'armée : Etant de service le 29 septembre au poste téléphonique d'un ballon captif, au moment où un avion allemand survolait le ballon et lançait successivement 5 bombes sur lui, a continué son service et a annoncé au fur et à mesure les coups à son correspondant, donnant ainsi un bel exemple de courage et de sang-froid.

7^e Corps d'Armée.

Lieutenant VUILLET, 44^e d'infanterie : S'est distingué tout particulièrement le 19 août en faisant, avec son seul peloton, mettre bas les armes à toute une compagnie allemande de 270 hommes commandée par un capitaine.

9^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel MAURY, commandant le 135^e d'infanterie : A fait preuve le 26 septembre, son régiment étant attaqué par des forces ennemies considérablement supérieures, des plus belles qualités de courage, de coup d'œil et de ténacité, entraînant à la baïonnette sa troupe dans trois contre-attaques au cours de la journée, ce qui a permis de maintenir la position et de rejeter l'assaillant en lui infligeant des pertes sérieuses.

11^e Corps d'Armée.

Colonel CHAPES, 19^e d'infanterie : A fait preuve en toutes circonstances d'une énergie, d'un sang-froid, d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Enfermé avec deux compagnies dans une maison, il a défendu jusqu'à la dernière minute le pont principal du village; blessé, il a dû être évacué après cette affaire. Ayant rejoint son poste, il s'est signalé à nouveau en s'emparant, dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre, d'un point important de la position ennemie.

Colonel BOUYSSOU, 64^e d'infanterie : A fait preuve dans tous les combats violents et ininterrompus où son régiment a été engagé d'une énergie, d'un sang-froid et d'une bravoure au-dessus de tout éloge, et n'a pas hésité à se porter de sa personne, à diverses reprises, aux endroits les plus périlleux pour ramener ses hommes au feu.

Captaine SAINT-MARTIN, 116^e d'infanterie : Blessé grièvement en reconnaissant lui-même à travers bois un cheminement pour sa compagnie, ne voulut pas qu'on s'occupe de lui, exhortant ses hommes à continuer le combat.

Captaine BAUDOT, 51^e d'artillerie : A réussi, sous le feu des obusiers allemands et après de grandes difficultés, à amener une pièce dont l'avant-train avait été brisé par un obus; grièvement blessé et ramené sur l'avant-train de sa pièce, dit à son colonel : « Ils n'ont pas eu mon canon ! »

Sous-lieutenant de réserve DUVEZ, 93^e d'infanterie : A fait preuve d'un entrain remarquable sous le feu; a préparé lui-même la rupture de clôtures de fils de fer pour faciliter la marche de sa section. Ayant été blessé à la tête, a repris deux jours après son poste de combat, et a de nouveau donné le plus bel exemple de courage.

Médecin aide-major LEMERLE, 51^e d'artillerie : Pendant l'attaque de nuit d'un village, a sauvé l'échelon de la 4^e batterie du 51^e, grâce à son sang-froid et à son initiative.

Adjudant OLLIVIER, 118^e d'infanterie : S'est maintenu toute la nuit du 22 au 23 août dans un village avec une fraction du 118^e; a tué de sa main un officier allemand, et fait preuve de la plus grande bravoure.

Sergent DUMONT, 118^e d'infanterie : Le 22 août, a rallié et ramené au feu une centaine d'hommes privés de chefs, réquisitionnés le soir une voiture et évacués de nombreux blessés; le 25, a rallié et ramené au feu 200 réservistes; le 30 août, a rallié et conduit à l'assaut les éléments de plusieurs régiments.

Sergent GRAUBY, 118^e d'infanterie : Le 22 août, est allé chercher sous le feu, avec huit soldats, le corps du capitaine de la 4^e compagnie.

Brigadier HERVIOU, 2^e chasseurs : Demande toujours la place la plus périlleuse, et cherche constamment à remonter le moral

de ses camarades. Placé en poste en avant de l'infanterie, l'a renseignée, puis, sous une pluie de balles, de sa propre initiative, par deux fois, s'est mis à la recherche de deux fantassins blessés, qu'il a ramenés sur son cheval en le conduisant à la main. A trois reprises différentes a fait à lui seul un prisonnier.

15^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon MONTOLON-BRACHET, chef d'état-major de la 25^e division d'infanterie : A donné dans les circonstances les plus difficiles, notamment les 20 et 21 août, l'exemple de la plus froide intrépidité. Blessé grièvement le 17 septembre.

Chef d'escadron JANNET, 36^e d'artillerie : A fait preuve d'une bravoure héroïque en allant se placer, pour donner l'exemple à tous, à l'endroit le plus exposé d'une batterie d'artillerie, puis sous un feu extrêmement violent d'infanterie et de mitrailleuses allemandes. Grièvement blessé.

Lieutenant de réserve BONNET, 16^e d'artillerie : A poussé dans la nuit un canon à 1.200 mètres en avant de sa batterie pour aider l'infanterie à progresser. A fait exercer dans la matinée par ce canon des tirs très efficaces, et est resté en position malgré une vive fusillade et le tir d'une batterie ennemie, jusqu'à ce qu'il soit grièvement blessé par un éclat d'obus.

Sous-lieutenant PELLETIER, 16^e d'infanterie : N'a cessé de donner l'exemple du plus grand courage en entraînant ses hommes avec un élan irrésistible. Blessé grièvement au bras le 27 août.

Sous-lieutenant SALZE, 121^e d'infanterie : Blessé grièvement, n'a consenti à quitter la ligne de feu qu'après avoir remis le commandement à son sergent et s'être assuré de la bonne contenance de sa troupe.

Adjudant GOUPIE, 121^e d'infanterie : Se trouvant commandant de compagnie après la mise hors de combat de ses officiers, et blessé lui-même d'une balle à la tête, a continué à exercer le commandement de la compagnie malgré sa blessure, et n'a quitté la ligne de feu que sur l'ordre qui lui en fut donné deux fois par le chef de bataillon.

Brigadier de réserve LUCARD, 16^e d'artillerie : Frappé grièvement par un éclat d'obus alors qu'il portait un ordre, a accompli quand même sa mission; a prononcé en remettant l'ordre ces paroles : « J'aurais bien voulu revoir ma femme et mes enfants; malgré cela, je suis heureux de mourir sur le champ de bataille pour la France. » A succombé à ses blessures.

Brigadier PELISSIER, 53^e d'artillerie : A fait preuve à plusieurs reprises, depuis le début de la campagne, de belles qualités de sang-froid et de courage. Le 23 septembre, n'a pas hésité à rester en observation sous un feu violent de l'ennemi. A été grièvement blessé après avoir envoyé les renseignements qui ont permis d'assurer le réglage de sa batterie.

Soldat CUET, 121^e d'infanterie : A continué, après avoir été blessé d'un éclat d'obus à la cuisse, d'exercer les fonctions d'agent de liaison; est venu par deux fois dans ces conditions porter des renseignements du chef de bataillon. Invité par celui-ci à se reposer, en se joignant à une section de renfort, s'est porté avec cette section sur la ligne de feu au moment où elle fut engagée.

14^e Corps d'Armée.

Adjudant BONNARD, 60^e d'artillerie : Sa batterie venant de subir des pertes sérieuses, et ayant notamment perdu l'unique officier qu'elle comptait indépendamment du capitaine, a réussi par son entrain et son énergie à parer à toute défaillance et à assurer l'exécution correcte de la manœuvre.

Captaine IMBERT, 4^e génie : A fait preuve de la plus grande bravoure et du plus grand dévouement dans différentes circonstances. Grièvement blessé le 16 septembre dans une charge à la baïonnette.

Lieutenant LUFLADE, 11^e bataillon de chasseurs : Blessé grièvement, est mort en criant : « Vive la France ! »

Captaine MARDUEL, 54^e d'artillerie : A eu le bras emporté alors qu'il commandait sa batterie; est mort des suites de sa blessure. Avait fait preuve depuis le début de la campagne d'excellentes qualités de commandant de batterie.

Captaine RONCIER, 54^e d'artillerie : A réus-

si à retirer deux pièces de sa batterie placées sous un feu violent d'artillerie. Blessé de deux éclats d'obus et évacué, a repris son service trois jours après.

Captaine THIERRY, 54^e d'artillerie : N'a pas quitté son poste d'observation, quoiqu'il fût avec sa batterie sous un feu violent d'obusiers. Grièvement blessé, est mort le soir même des suites de ses blessures.

Lieutenant LAENGERT, 54^e d'artillerie : A été tué à son poste d'observation, alors qu'il continuait à commander sa batterie violemment éprouvée par les obusiers.

Lieutenant DUCHEMIN, 54^e d'artillerie : Lorsque l'infanterie était obligée de se replier devant des forces ennemies importantes, a conservé en position une section de sa batterie, dépourvue de tout soutien et sous le feu de l'artillerie ennemie. A ainsi pu arrêter le mouvement de l'infanterie ennemie qui se trouvait à 1.000 mètres environ de la batterie et permettre le mouvement des avant-trains du reste de sa batterie. A toujours fait preuve depuis le début de la campagne d'un calme et d'un sang-froid admirables.

Lieutenant VAULTRIN, état-major de la 55^e brigade d'infanterie : Atteint de deux blessures et le colonel commandant la brigade ayant été tué, a continué son service pendant trois-quarts d'heure jusqu'à ce que le corps de son chef ait pu être ramené à l'arrière.

Sous-lieutenant CHENUT, 54^e d'artillerie : Malgré deux blessures reçues le 20 août, a continué son service et a été tué le 26 août.

Sous-lieutenant ROSAY, 2^e d'artillerie : A été tué d'un éclat d'obus, sur un point plus spécialement battu où il s'était placé pour maintenir par son exemple ses hommes dans le devoir. A été frappé au moment où, commandant le tir d'une voix ferme, il donnait en même temps des soins à un canonier grièvement blessé, étendu sur ses genoux.

Sous-lieutenant HEURTAUX, brigadier FOURAL, cavalier BERRUYER, 9^e hussards : Etant en reconnaissance et apercevant une batterie française en danger, ont combattu à pied dans les tranchées abandonnées et s'y sont maintenus jusqu'au départ de la batterie. Le brigadier Foural ayant été blessé au ventre, le cavalier Berruyer a protégé son camarade qui se trouvait sur le point d'être entouré par l'ennemi.

Médecin auxiliaire VIGNAL et **soldat DONTAMIN**, étudiant en médecine, 30^e d'infanterie : Ont fait preuve durant toute la campagne d'une énergie et d'un dévouement au-dessus de tout éloge, allant sous un feu violent recueillir les blessés, évacuant souvent les derniers le front de nos troupes pour ne laisser aucun blessé aux mains de l'ennemi.

Sergent GEVAUDAN, 14^e bataillon de chasseurs : En présence d'un ennemi retranché et sur un terrain entièrement découvert, s'est porté à 200 mètres en avant pour aller, avec quatre hommes, relever un de ses chasseurs grièvement blessé.

Sergent MOUNIER, 9^e d'infanterie : A fait preuve, dans la journée du 25 au 26 septembre, d'une grande bravoure et d'une grande énergie.

Sergent DREVON, 9^e d'infanterie : A fait un feu d'artillerie très violent qui décimait sa troupe, maintenu les hommes sur le terrain conquis.

Sergent CHABOIS, 11^e bataillon de chasseurs : A toujours été au premier rang en toutes circonstances, entraînant admirablement l'unité qu'il commandait. S'est signalé également comme tireur de premier ordre.

Caporal PEILLON, 22^e d'infanterie : A toujours été prêt à se risquer pour remplir des missions périlleuses; modèle de bravoure et d'énergie.

Cavalier RIVAL, 9^e hussards : Envoyé en estafette pour porter un renseignement, a eu son cheval tué sous lui; malgré le feu de l'infanterie allemande, a continué sa route à pied, la nuit, pendant 5 kilomètres, et a accompli sa mission.

Caporal SILLANS, 32^e d'infanterie : Particulièrement dévoué et courageux; sert d'exemple à sa compagnie sur la ligne de feu.

Chasseur MARIN, 14^e bataillon de chasseurs : Grièvement blessé au cours d'une patrouille, a demandé avec instance à rester sur le terrain afin d'épargner la vie de ses camarades qui voulaient l'emporter.

Soldat CECILLON, brancardier au 30^e d'infanterie : Son officier ayant été grièvement blessé, l'a pansé sous le feu; n'a pas voulu l'abandonner, et, malgré une violente fusillade, l'a emporté sur son dos au pas de course pour le soustraire aux Allemands qui l'entouraient.

Cavalier SAGE, 9^e hussards : Envoyé comme estafette, est tombé dans un poste allemand, qu'il a franchi au galop; ayant eu son cheval tué sous lui, parvint à se dégager, prit son sabre, et, continuant sa route à pied, remplit complètement sa mission.

Banonnier RIVET, 54^e d'artillerie : A rendu ses galons de brigadier dans une section d'ouvriers pour aller au feu. A été blessé en voulant secourir un de ses camarades qui venait d'être blessé grièvement.

15^e Corps d'Armée.

Lieutenant FARE DE LAMAURELLE, 7^e bataillon de chasseurs : Mortellement atteint pendant qu'il commandait sa section de mitrailleuses, n'a pas voulu que des hommes se risquent sous le feu pour le relever; a passé avec un sang-froid superbe le commandement de son unité, donnant ainsi un bel exemple de dévouement.

18^e Corps d'Armée.

Médecin-major CAZENEUVE, 344^e d'infanterie : Dans les circonstances les plus difficiles, n'a pas abandonné son ambulance, avec laquelle il a été fait prisonnier. Au moment où ses malades ont été évacués sur l'Allemagne, est rentré en France et a fourni les indications les plus complètes sur les blessures des militaires français traités par lui. Ces indications ont permis de rassurer de nombreuses familles sur le sort de leurs membres, blessés ou faits prisonniers.

20^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel DES MAZIS, 146^e d'infanterie : Le 25 septembre 1914, a conduit brillamment son régiment sous un feu violent d'artillerie, de mitrailleuses et d'infanterie, de 9 heures à 19 heures; et, à cette heure, arrivé à 100 mètres de la lisière d'un village, s'est porté devant la chaîne de tirailleurs à l'assaut de l'entrée principal de cette localité. Est tombé mortellement blessé et est décédé quatre heures après.

Lieutenant-colonel HOFF, 153^e d'infanterie : A conduit son régiment avec un sang-froid, un entrain, une énergie remarquables à l'attaque d'un village; a été grièvement blessé au cours de cette attaque.

21^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant NEUVILLE, 17^e bataillon de chasseurs à pied : A brillamment enlevé sa compagnie, le 22 septembre, et l'a maintenue jusqu'à la nuit sous un feu des plus violents d'artillerie. A été tué à l'ennemi.

Corps d'armée colonial.

Captaine PEIGNOR, 43^e d'infanterie coloniale : Depuis le commencement de la campagne, a fait preuve des plus brillantes qualités militaires; a montré à tous les engagements la plus grande bravoure, le plus grand calme, et a été un exemple vivant pour ses troupes. A été tué le 25 septembre d'une balle au cœur en chargeant à la tête de sa compagnie pour enlever à l'ennemi un point important.

Sous-lieutenant de réserve BOSCH, 43^e d'infanterie coloniale : Blessé à l'épaule le 12 septembre en établissant sa section dans une tranchée, a continué à commander ses hommes sous un feu violent, et a fait preuve dans cette circonstance de calme, de sang-froid et d'une haute conception de son devoir.

Aviation.

Lieutenant de cavalerie CHAPELET, observateur en aéroplane : Après avoir combattu au début de la campagne à la tête de son peloton, a été appelé pour être observateur. Grâce à des qualités de coup d'œil et de sang-froid, s'est adapté très vite à sa mission. A fait au-dessus des lignes ennemies de nombreuses reconnaissances souvent rendues pénibles par le mauvais temps.

Lieutenant de cavalerie TURIN, observateur en aéroplane : Après avoir combattu au début de la campagne à la tête de son peloton, a été appelé pour être observateur. Grâce à des qualités de coup d'œil et de sang-froid s'est adapté très vite à sa mission. A fait au-dessus des lignes ennemies de nombreuses reconnaissances souvent rendues pénibles par le mauvais temps.

Lieutenants MUNICH et DE SERRE, pilotes aviateurs : N'ont pas hésité à voler pour aller chercher un renseignement important dans des conditions atmosphériques

qui les obligeaient à voler bas, rendant leur mission pénible et périlleuse.

Sergent THORET, aviateur; **Sapeur mécanicien THORET**, aviateur : Ont fait preuve, depuis le début de la campagne, de rares qualités d'énergie et de sang-froid en lançant journellement des bombes sur les lignes ennemies. Le sapeur mécanicien Thoret a été blessé d'une balle dans la cuisse, le 10 août, et n'a jamais voulu se faire soigner pour ne pas interrompre son service.

LÉGION D'HONNEUR

Sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'Officier.

Général PETAINE, commandant la 6^e division d'infanterie : Officier général de la plus grande valeur, qui, dans les circonstances actuelles, se distingue par des qualités de premier ordre, remarquable par sa bravoure, son calme au feu, l'exemple qu'il donne à ses hommes du mépris du danger. A, à plus haut degré, le sentiment du devoir.

Général de brigade CORDONNIER, commandant par intérim la 3^e division d'infanterie : A été blessé après avoir, depuis le début de la campagne, fait preuve à tous les combats d'une éclatante bravoure et de qualités militaires exceptionnelles.

Colonel LEROUX, 51^e d'infanterie : A commandé remarquablement son régiment. A été blessé en le menant au feu.

Colonel DE LA RUEILLE, commandant le 11^e dragons : Grièvement blessé.

Chef de bataillon LAMBOLEY, 8^e d'infanterie : Quoique blessé au début d'un combat, le 15 août, a conservé le commandement de son bataillon jusqu'à ce qu'il reçut une deuxième blessure.

Chef de bataillon MOMENTEAU, 33^e d'infanterie : Blessé grièvement au combat.

Captaine ROUSSETTE, 109^e d'infanterie : A, par son attitude énergique, maintenu sur la ligne de combat les compagnies de son bataillon exposées à un feu violent; a conservé son commandement malgré une première blessure, et ne s'est retiré de la ligne de feu qu'après avoir été blessé une deuxième fois.

Chef d'escadron de réserve DELISLE, artillerie de la 8^e division de cavalerie : S'est particulièrement distingué depuis le début de la campagne. A été grièvement blessé d'un éclat d'obus.

Chef de bataillon LIMAL, 77^e d'infanterie : A brillamment commandé l'attaque d'une position ennemie, et a été grièvement blessé.

Chef de bataillon GOUREAU, 2^e tirailleurs indigènes : A conduit avec un courage et une énergie remarquables son régiment à l'assaut des tranchées ennemies. A été blessé grièvement en abordant les premières de ces tranchées.

Chef de bataillon BARDOLLET, 68^e d'infanterie : Ayant pris le commandement du régiment au moment où son colonel tombait grièvement blessé, a continué l'attaque avec autant d'énergie que de sang-froid, et a enlevé de nuit les tranchées situées devant le front de son régiment. A été à son tour très grièvement blessé.

Chef de bataillon FERRARD, 68^e d'infanterie : A brillamment commandé son bataillon dans toutes les affaires depuis le 28 août. A été grièvement blessé dans le combat.

Captaine TARRIT, 51^e d'infanterie : A défendu avec la dernière énergie une position avancée où il a été grièvement blessé.

Captaine FEHNER, 51^e d'infanterie : A reçu trois blessures; a fait preuve depuis le début de la campagne d'un entrain, d'une énergie, d'un courage au-dessus de tout éloge.

Chef d'escadron SOLONNIAC, 23^e d'artillerie : A été blessé grièvement le 27 août, alors qu'il dirigeait lui-même le tir d'une de ses batteries, particulièrement exposée.

Chef de bataillon MOREL, état-major de la 2^e division d'infanterie coloniale : Brillantes qualités militaires. Grièvement blessé.

Chef de bataillon IRICARAY, 24^e d'infanterie coloniale : A fait preuve d'une grande bravoure. Grièvement blessé à l'assaut de la ligne ennemie.

Chef de bataillon CHIBAS-LASALLE, 3^e d'infanterie coloniale : Grandes qualités militaires et morales. Grièvement blessé.

Au grade de Chevalier.

Captaine MOREAU, 1^{er} bataillon de chasseurs : Son calme et sa bravoure dans tous les combats du bataillon lui ont permis de maintenir sa compagnie brillamment en ordre dans toutes les circonstances, en particulier au combat du 26, où, malgré une blessure à la tête, il resta plusieurs

heures dans la tranchée, sous un bombardement des plus violents, ne vint au poste de secours que le soir et refusa de se faire évacuer.

Captaine DE METZ, 62^e d'artillerie : A continué à commander le tir jusqu'au dernier moment sous le feu d'une attaque rapprochée de l'infanterie ennemie, et, étant blessé, n'a consenti à se laisser emporter que lorsque sa batterie fut dégagée par le tir d'un autre groupe.

Captaine RESUFFER, 62^e d'artillerie : A continué à commander le tir jusqu'au dernier moment sous le feu d'une attaque rapprochée de l'infanterie ennemie, et, étant blessé grièvement, n'a consenti à se laisser emporter que lorsque sa batterie fut dégagée par le tir d'un autre groupe.

Captaine BLANCHY, 11^e dragons : Blessé grièvement par un éclat d'obus, a fait preuve du plus grand sang-froid.

Lieutenant PHILIPPE, 1^{er} zouaves : A commandé avec la plus grande énergie et le plus grand sang-froid sa compagnie pendant la défense d'une ferme; est resté à sa position de surveillance aux tranchées sous une pluie de projectiles de gros calibre; a été très grièvement blessé à son poste le 23 septembre.

Lieutenant VAUDEY, 109^e d'infanterie : A pris le commandement d'une troupe qui se retirait devant un feu violent et l'a ramenée sur la ligne de combat. A été blessé très grièvement en portant des ordres.

Lieutenant DE GERARD DU BARRY, 11^e dragons : Envoyé en reconnaissance, s'est trouvé nez à nez dans un village avec un escadron allemand en colonne par quatre sur la route. Sommé de se rendre, a chargé et est escadron, la traversé, tuant deux Allemands, recevant lui-même deux balles et un coup de lance, et a échappé à l'ennemi.

Lieutenant LECLANCHER, 8^e d'infanterie : A toujours fait preuve de courage et de sang-froid; blessé de deux balles, est resté à la tête de sa troupe en l'entraînant vers l'ennemi.

Captaine MAES, 33^e d'infanterie : A montré la plus grande énergie au combat; y maintenant sa troupe malgré la destruction presque totale du village qu'elle occupait.

Captaine ROBERT, 33^e d'infanterie : A su, pendant un bombardement de quatre jours, incliquer à sa troupe un esprit de sacrifice complet; blessé grièvement au cours d'une attaque.

Captaine GEISEN, 39^e d'infanterie : Ayant reçu cinq blessures au cours de trois combats différents livrés du 29 août au 18 septembre, a refusé de se laisser évacuer et a repris le commandement de sa compagnie le 27 septembre.

Médecin-major BRESSON, 4^e zouaves : A montré une énergie et un sang-froid au-dessus de tout éloge, veillant sous une grêle d'obus à l'évacuation des blessés, du personnel et du matériel, et ne quittant le poste qu'après s'être assuré qu'aucun homme vivant n'y restait.

Lieutenant SCHNEIDARCK, 4^e tirailleurs indigènes : A pris part à toutes les affaires de la compagnie et s'est particulièrement distingué le 30 août, le 14 et le 21 septembre, en commandant sa compagnie, en l'absence de son capitaine malade; il enleva par deux fois à la baïonnette une position et fut blessé à la main gauche dans la deuxième de ces attaques.

Captaine GEORGE, 1^{er} zouaves : Atteint de quatre blessures au cours d'un combat, a conservé le commandement de sa compagnie. S'est comporté, au cours du combat du 20 septembre, avec un courage héroïque, et y a été atteint d'une cinquième blessure, qui a nécessité son évacuation.

Lieutenant DELALANDE, 53^e d'artillerie : Renversé par l'explosion d'un obus, couvert de sang et de débris humains, a continué à remplir sa mission d'observateur, et a pu fournir sur les objectifs à battre les renseignements les plus utiles. S'était déjà signalé par son remarquable sang-froid au cours d'un précédent combat, où il a été fréquemment employé comme éclaireur d'objectifs de toute l'artillerie, à la hauteur des tranchées les plus avancées de l'ennemi.

Sous-lieutenant VAISSADE, 105^e d'infanterie : Belle conduite au feu et blessé grièvement.

Sous-lieutenant MADELINE, 105^e d'infanterie : Belle conduite au feu; blessé, a conservé le commandement de sa section jusqu'à sa rentrée à la réserve des avant-postes. Blessure grave devant entraîner la perte de l'œil.

Lieutenant de réserve ROUGET, 98^e d'infanterie : Grièvement blessé au cours d'un combat.

Lieutenant ROLIN, 95^e d'infanterie : Grièvement blessé par un obus qui lui a coupé la jambe droite.

Sous-lieutenant CALLIEN, 43^e d'infanterie coloniale : A été grièvement blessé le 25 septembre d'un éclat d'obus à l'épaule au

moment où il portait sa section en avant sous un feu violent d'artillerie.

Sous-lieutenant MARNIERES, 43e d'infanterie coloniale : A été blessé très grièvement le 28 septembre d'un éclat d'obus pendant qu'il conduisait sa section à l'attaque.

Lieutenant VALERY, 88e d'infanterie : A pris le commandement de sa compagnie, le capitaine étant blessé, l'a menée au feu avec sang-froid et a été grièvement blessé.

Sous-lieutenant de réserve FORT, 7e d'infanterie : A été grièvement blessé au cours d'un combat en conduisant sa section au feu, à l'attaque de tranchées ennemies, qu'il a réussi à occuper.

Capitaine BLOSSE, 9e d'infanterie : A commandé sa compagnie avec la plus grande énergie depuis le début de la campagne; a reçu trois blessures, le 20 septembre, dans les tranchées avancées.

Sous-lieutenant PROUET, 11e d'infanterie : S'est fait remarquer par son énergie dans différents combats et a été blessé grièvement.

Lieutenant BOULLE, 20e d'infanterie : A été grièvement blessé au combat le 22 août; a continué à diriger sa compagnie jusqu'au moment où, à bout de forces, il fut remplacé dans son commandement.

Sous-lieutenant de réserve ARQUE, 20e d'infanterie : Grièvement blessé, est resté à la tête de sa troupe pendant six jours et ne s'est laissé évacuer qu'après y avoir été formellement obligé par son chef de corps.

Lieutenant BONNEVAL, 18e d'artillerie : Belle conduite aux combats des 22 août, 6, 7 et 8 septembre, où une blessure grave a déterminé son évacuation.

Capitaine FENGA, 83e d'infanterie : Blessé très grièvement le 22 août en ramenant sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies.

Lieutenant FARQUES, 83e d'infanterie : A montré la plus belle vaillance et la plus grande sérénité après avoir été blessé grièvement.

Sous-lieutenant de réserve GUINCHAN, 83e d'infanterie : Blessé grièvement à l'épaule en conduisant sa section sous une pluie de balles. N'a abandonné son commandement qu'après avoir été blessé une seconde fois.

Capitaine BARCET, 23e d'artillerie : Grièvement blessé à son poste de commandement en butte au feu intense de l'ennemi.

Lieutenant MIALHE, 23e d'artillerie : Grièvement blessé alors qu'il commandait sous le feu de l'ennemi, avec le plus grand calme et la plus grande énergie, le tir de la 2e batterie placée sous ses ordres.

Lieutenant de réserve COURTOIS DE VICOSE, 23e d'artillerie : Grièvement blessé à la jambe le 3 septembre. Très belle conduite au feu.

Lieutenant ESCARMEL, 209e d'infanterie : Blessé grièvement dans la matinée du 25 septembre, a conservé le commandement de sa section jusqu'au soir. A été évacué le lendemain.

Capitaine MASSOL, 57e d'artillerie : A réussi, le 28 août, par son sang-froid et son énergie, à sauver, sous le feu de l'artillerie ennemie, le matériel d'une batterie voisine de la sienne. A été grièvement blessé le 17 septembre.

Capitaine CAZALS, état-major de la 67e brigade d'infanterie : Blessé gravement à la tête et à l'épaule aux côtés de son général de brigade tué, est venu rejoindre son poste avant la guérison de ses blessures.

Lieutenant BARTHES, 57e d'artillerie : Après avoir eu au feu la plus brillante bravoure, a été atteint, le 9 septembre, près d'une ferme, d'une très grave blessure qui a nécessité l'amputation d'un membre.

Capitaine PATOUX, état-major de la 3e division d'infanterie : Blessé grièvement pendant qu'il rédigeait un ordre urgent à proximité d'un terrain systématiquement battu par l'artillerie.

Capitaine SALVAN, 51e d'infanterie : Blessé, a continué à exercer le commandement de son unité, ne s'est retiré que deux heures après, atteint de trois nouvelles blessures très sérieuses.

Lieutenant VERDAVINE, 87e d'infanterie : A entraîné sa section à l'avant avec un courage admirable et a été blessé trois fois.

Sous-lieutenant FOMBRETEAU, 87e d'infanterie : A conduit avec vigueur et entraînement sa section jusqu'à l'abordage et a été grièvement blessé.

Capitaine PETIN, 91e d'infanterie : Blessé gravement au cours d'une charge à la baïonnette, n'a quitté son commandement que plusieurs heures après et sur l'ordre de son chef de bataillon.

Sous-lieutenant PIGACHE, 147e d'infanterie : Blessé grièvement en s'élançant à l'assaut, a dit à ses hommes qui se précipitaient pour le relever : « Laissez-moi, mes amis, vous allez vous faire tuer ».

Capitaine WEULF, 9e bataillon de chasseurs : Très grièvement blessé en conduisant sa compagnie dans une charge à la baïonnette.

Capitaine BOUCHER, 9e bataillon de chas-

seurs : Blessé grièvement à la tête de sa compagnie au moment où il la conduisait à l'attaque d'un village.

Capitaine DERENDINGER, 9e bataillon de chasseurs : Blessé grièvement à la tête de sa compagnie au moment où il la conduisait à l'attaque d'un village.

Capitaine CHAUSSE, 77e d'infanterie : Brillante conduite au cours de plusieurs combats. Grièvement blessé à la tête de sa compagnie.

Capitaine ANGELY, 68e d'infanterie : Frappé de quatre blessures, a conservé le commandement de sa compagnie pour défendre un village qu'il venait d'occuper après un combat à la baïonnette.

Sous-lieutenant de réserve BAUDOUIN, 77e d'infanterie : Commandant sa compagnie étant seul officier, l'a ramenée en avant. A réussi à la lancer à la baïonnette sur les Allemands qui pénétraient dans la tranchée qu'elle venait d'abandonner. Est tombé grièvement blessé d'une balle à l'épaule; n'a quitté sa compagnie que lorsqu'elle eut réoccupé sa position. Avant d'accepter d'être pansé, a rendu compte au colonel de la situation.

Lieutenant PERRIER, 3e d'artillerie : Grièvement blessé, a donné le plus bel exemple de calme et d'énergie à tout son personnel, qu'il a tenu à conduire lui-même dans une tranchée voisine, le service des pièces étant devenu momentanément impossible en raison de l'intensité du tir.

Capitaine MOUFFLET, 62e bataillon de chasseurs : Après avoir combattu toute une journée, a été grièvement blessé en cherchant un passage à sa compagnie à travers une localité occupée par l'ennemi.

Lieutenant QUILLIEN, pilote de la 9e escadrille : A effectué des reconnaissances à longue portée dès les premiers jours de la mobilisation. A fait la plupart de ces reconnaissances à longue portée étant seul à bord, et a fourni des renseignements précis et fructueux. A, à l'heure actuelle, parcouru plus de 4,000 kilomètres, dont la moitié au moins au-dessus du territoire ennemi et sous le feu de l'artillerie ennemie.

Lieutenant BORDES, pilote de la 5e escadrille : Depuis le début des opérations, a exécuté avec succès des reconnaissances au-dessus de l'ennemi. Comme passager, a bombardé une gare et un parc d'artillerie ennemis. Pendant la deuxième partie de cette reconnaissance, a dû maintenir avec sa ceinture, étant à cheval sur le moteur, une pièce brisée par les balles et dont la rupture complète aurait entraîné la chute de l'avion.

Capitaine FOURNIER, observateur en aéropiane : A fait preuve des plus belles qualités de sang-froid et d'énergie en exécutant des reconnaissances aériennes poussées jusqu'à 150 kilomètres en pays ennemi. A souvent rencontré et combattu des avions allemands et a eu maintes fois son appareil atteint par des balles, sans jamais se laisser détourner de son itinéraire.

Chef de bataillon MOREAU, 23e d'infanterie coloniale : Brillante conduite au feu. Blessé par un éclat d'obus, a refusé de se faire panser.

Capitaine BARE, 4e d'infanterie coloniale : Brillante conduite au feu. A eu la cuisse traversée par une balle.

Capitaine CLEMENÇON, état-major de la 2e division d'infanterie coloniale : Ayant eu la cuisse traversée par une balle, a rejoint sa division aussitôt sa blessure cicatrisée.

Capitaine GUILLEMET, 22e d'infanterie coloniale : Blessé de deux balles, l'une au côté droit, et l'autre au côté gauche, a encore accompagné son régiment pendant trois jours. Evacué, revint au feu ses blessures à peine fermées. Blessé de nouveau à la tête de sa compagnie.

Lieutenant GARNIER, 21e d'infanterie coloniale : Brillante conduite au feu. Légèrement blessé, est resté sur le front. Blessé de nouveau à la cuisse et à la jambe, a dû être emporté pour être soigné.

Capitaine AUJAC, 3e d'infanterie coloniale : A brillamment conduit sa compagnie au feu. Grièvement blessé.

Capitaine CONIL, 24e d'infanterie coloniale : Blessé à l'épaule, a conservé le commandement de sa compagnie. N'a cessé de donner en toutes circonstances l'exemple du sang-froid et de la bravoure.

Sous-lieutenant de réserve SCHOEFLER, 21e d'infanterie coloniale : Brillante conduite au feu. Grièvement blessé au ventre.

Capitaine CHRETIEN, 1er d'artillerie coloniale : Très belle conduite au feu, où il a maintenu sa batterie malgré des rafales violentes.

Lieutenant COLIN, 3e d'artillerie coloniale : Conduite distinguée au cours des nombreux engagements où sa batterie a pris part. Très grièvement blessé.

Capitaine BOUILLIER, 3e d'artillerie coloniale : Très grièvement blessé de plusieurs éclats d'obus à la face, à la joue, à l'oreille, au bras aussitôt pansé, a repris sa place, qu'il n'a abandonnée que sur l'ordre du médecin chef.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la Médaille militaire :

Adjudant LUISET, 11e bataillon de chasseurs : Blessé, a continué à faire progresser la compagnie qu'il commandait; ne s'est arrêté que frappé d'une deuxième balle, qui l'a atteint grièvement à la poitrine.

Adjudant DURAND, 22e d'infanterie : A conduit brillamment et bravement sa section au feu et a été blessé grièvement.

Adjudant DUBUISSON, 51e d'infanterie : Blessé, a conservé le commandement de sa section et l'a enlevée à la charge jusqu'à ce qu'une nouvelle blessure le mette hors de combat.

Adjudant REGHEM, 8e d'infanterie : Blessé très grièvement le 15 août, en entraînant sa section à l'attaque.

Adjudant CARON, 73e d'infanterie : Blessé dangereusement au cours d'un combat en entraînant sa section.

Adjudant DENIS, 110e d'infanterie : S'est fait remarquer par son calme et son énergie au cours d'un combat.

Adjudant CONTY, 127e d'infanterie : Blessé gravement au cours d'un combat, a maintenu sa section sous le feu de l'ennemi.

Adjudant PELISSIER, 15e d'artillerie : Très belle conduite au feu où il a montré sous la canonnade autant de sang-froid que d'entraînement qu'il a su communiquer à sa section.

Adjudant DERBIER, 6e tirailleurs indigènes, détaché au 4e zouaves : Sous-officier merveillieux de sang-froid et de courage; exemple pour tous de l'esprit de sacrifice poussé jusqu'à l'extrême limite.

Adjudant BOUTEILLE, 4e tirailleurs : A pris part à toutes les affaires de la compagnie, et s'est particulièrement distingué le 30 août.

Adjudant de réserve SCHULTZ, 77e d'infanterie : A montré la plus grande bravoure et a remarquablement conduit sa section au feu. A été blessé sur une position qu'il tenait depuis quatre jours.

Adjudant BAZILLON, 4e tirailleurs indigènes : A pris part à toutes les affaires de la compagnie, et s'est particulièrement distingué le 21 septembre. A été blessé au pied au cours de la journée.

Adjudant LORSON, 4e zouaves : Très belle conduite au feu. Blessé grièvement.

Adjudant SOUROLI, 68e d'infanterie : Très belle conduite au feu, très énergique. A reçu deux blessures.

Adjudant de réserve BERNARD, 18e bataillon de chasseurs : Bravoure extrême; grièvement blessé.

Adjudant BOITEAU, aviateur, escadrille V. 14 : Services distingués en effectuant des reconnaissances. A atterri sous un feu violent de l'artillerie lourde ennemie.

Adjudant BRAYER et sergent réserviste MARTIN, 332e d'infanterie : Se sont très brillamment comportés et ont secondé énergiquement leur capitaine au cours d'une retraite de quinze jours en arrière des lignes ennemies.

Maréchal-des-logis DEUGIS, 15e d'artillerie : Sous-officier modèle qui s'est brillamment conduit au cours d'un combat où il a été grièvement blessé.

Sergent-major ZWILLING, 62e d'infanterie : Ayant combattu toute la journée du 29 septembre, et sa section ayant épuisé ses munitions, a enlevé celle-ci pour la jeter à la baïonnette sur l'ennemi. Blessé grièvement, a continué à commander sa section avec une énergie au-dessus de tout éloge. N'a consenti à se laisser soigner que sur l'ordre formel de son chef de corps, dans l'espoir que les soins lui feraient son retour à la tête de sa troupe.

Sergent-major VILLERET, 135e d'infanterie : Quoique grièvement blessé, a dirigé le feu de sa compagnie, et en battant en retraite, a continué de faire faire le coup de feu à sa section.

Sergent-major BURGER, 4e zouaves : Très belle conduite au feu. Blessé.

Sergent réserviste KLEIN, 1er bataillon de chasseurs : A établi sa demi-section sur un point important, l'y a maintenue définitivement malgré des rafales d'artillerie qui en avaient chassé la veille les premiers occupants. A été blessé grièvement.

Maréchal-des-logis réserviste CHEVILLOT, automobiliste à l'état-major du corps de cavalerie : A été attaqué par un fort parti ennemi au retour d'une reconnaissance; blessé très grièvement de deux coups de feu et d'un coup de lance.

Maréchal des logis GUILLOT, 5e d'artillerie : Conduite particulièrement héroïque au cours du bombardement d'un fort.

Le Gérant : G. CALMÈS.